

Le conseil au Prince : matrices et modèles

Robert Damien

Nous résumons la conférence de Robert Damien et ses réponses aux questions de l'assistance.

L'objet et l'enjeu de la recherche :

Cette recherche (de philosophie politique et d'épistémologie) prend pour objet le conseil au Prince (au souverain, qu'il s'agisse d'un monarque ou du peuple souverain) et notamment la manière dont, depuis Platon, des philosophes ont tenté de changer le monde en conseillant les détenteurs du pouvoir. Le rôle qu'ils se sont ainsi attribué a été dénoncé et décrié, qu'ils aient échoué en faisant la preuve de leur impuissance ou qu'ils aient réussi en " maîtres-penseurs " justifiant la violence, qu'ils apparaissent comme des personnages de tragédie ou comme de ridicules bouffons.

La fonction du conseil est initialement constitutive de la philosophie qui s'efforce de faire connaître ce qu'est la vie bonne et la meilleure façon de la réaliser dans la cité. Cette fonction ne peut être totalement récusée sans séparer la philosophie de la politique et la priver ainsi de sa première raison d'être. On peut conserver un sens à cette fonction en distinguant les modèles selon lesquels elle a été conçue et pratiquée. Le premier modèle (modèle traditionnel et dominant dans l'histoire) est celui de l'imitation d'un ordre préalable extérieur et supérieur (Idée platonicienne, ordre cosmique, Dieu vivant comme Christ sauveur, univers où rien n'est sans raison, Dieu créateur dont s'inspire le grand auteur). Le conseil est alors l'expression autorisée d'un ordre ; il prescrit ce qui doit être réalisé. Le second modèle est celui de la culture comme œuvre de l'homme, et œuvre supérieure aux productions naturelles

(Vico : " l'humanité est son oeuvre même ").

Ce modèle est aujourd'hui en crise, sans doute parce qu'il est paralysé de l'intérieur par le premier modèle et dominé par le complexe de Babel. Il pourrait être revivifié par la réactivation, en démocratie, de la Bibliothèque comme source d'un conseil autrement éclairé que celui qui s'inspire d'un Livre unique (d'une Bible).

La matrice bibliothécaire pourrait bien être, aujourd'hui, la ressource d'une citoyenneté renouvelée.

Questions :

Comment faire pour que la société devienne ce qu'elle doit être (juste, bonne) ?

Comment accéder à la connaissance de la norme permettant de diriger cette transformation ?

En se conformant au Livre total d'un Dieu unique annonçant une vérité unique ou en rassemblant tout ce que l'on peut apprendre dans la Bibliothèque publique et universelle ?

Comme il s'agit du bien collectif, il faut s'abstraire des conditions particulières, des conditionnements contraignants et des circonstances contingentes. Il faut prendre de la hauteur : le service du conseil est au service du public en étant service de l'universel.

Quelle est l'énergie dynamique qui permet l'excentration ?

Quelle est l'autorité qui permet de s'élever et de s'augmenter (l'auctoritas, de augeo : faire croître) en surmontant la diabolique désunion qui désordonne

(diaballô = désunir) ?

Quel est l'oiseau rare (l'avis, l'oiseau de bon augure ; " avis " est aujourd'hui le nom d'une société de location de voitures) capable d'accomplir le service liturgique (la leitourgia, le service public) qui nous fait sortir de nos limites et nous met à la place d'autrui ?

Quelle force transcendante ou ascensionnelle nous donne accès à un sens commun, nous lie et relie à l'ensemble public ?

L'action pour réaliser l'intérêt commun du tout a-t-elle vraiment besoin du conseil ? Peut-on attribuer sa réussite à autre chose qu'à un flair intransmissible ?

Celui qui conseille ne se dégage-t-il pas de toute responsabilité. Peut-il avoir raison autrement que de façon rétrospective ?

S'il prend de l'importance ne risque-t-il pas de paralyser le décideur qui doit trancher dans l'urgence ou de n'être qu'un courtisan disant au Prince ce qu'il veut bien

entendre ?

Le savoir de l'archê (de ce qui commence et commande).

Le conseil n'est pas une simple manière de renseigner le Prince, il tend à se transformer en ordre que l'on écoute et que l'on suit. Des instances et institutions de conseil, disent le droit, ont autorité pour dire en quoi consiste la société la meilleure. Obéir (ob-audire) c'est écouter.

Dans et par le consilium (la consultation) s'effectue le concilium (la réunion).

Le bon conseil a ce privilège de savoir dire l'ordre, de savoir dire ce qui commence et ce qui commande (l'archê) ; il est dans le secret des dieux, de la Providence, des lois qui régissent l'Histoire, de ce qui permet de nous réaliser dans l'ordre. Il a l'intelligence de ce qui nous comprend : le fondement de notre coordination obligée (ob-ligatio).

Il importe de distinguer les figures majeures du conseil ; chacune d'elles associe étroitement une forme de pouvoir et une forme de savoir.

Le philosophe-roi

Le philosophe-roi de Platon est conseiller-ordonnateur ; il met en œuvre la théôria dans la cité pour y instaurer la justice (attribuant à chacun la place qui lui revient) en imitant le démiurge qui ordonne le monde selon la suprême et absolue mesure de l'Idée. Le savoir de l'absolu est inscrit dans l'âme et c'est par la réminiscence que l'on commence à le retrouver.

Le sophiste

Pour le sophiste (rival sans cesse renaissant du philosophe-roi) il n'y a pas d'ordre objectif fondé en raison ou en nature, ni d'interprète privilégié du vrai et du juste. Dans les rapports de force et d'intérêt, des conventions révocables sont passées entre les hommes. Le sophiste veut seulement favoriser le meilleur accord conventionnel (le plus opportun et le plus consensuel).

Le prêtre

Le conseiller-prêtre retrouve le souffle créateur de l'ordinatio primordiale (ordonnant la création) par la lectio divina (la lecture de l'Écriture et la prière). Le don de conseil définit un charisme, il exprime une monition monastique (de moneo : avertir) qui nous transcende, nous fait un et nous rassemble dans l'Église (ékklésia), communauté de ceux qui entendent la voix de Dieu. Le message ainsi transmis et répandu est universel (katholikos).

Les nobles et les notables

Le conseil se fonde dans ce cas sur le texte de la nature comme incarnation de l'ordre harmonieux du monde, ordre dont certains textes humains (d'Aristote, de Cicéron, les récits fondateurs) sont le recueil privilégié, ordre qui promet une noblesse et valorise les meilleurs, les grands ceux auxquels il faut obéir (sénateurs à la sage vieillesse, nobles héroïques, notables civils fortunés,). Il faut être fidèle à la tradition des meilleurs qui fonde l'ordre d'une communauté juste.

L'expert

Le livre de référence est alors celui de la Raison. Il n'est rien qui ne soit soumis au principe de Raison. Dieu est l'absolue Raison dont la puissance active réalise volontairement ce qu'il conçoit infiniment dans un calcul. Le monde réalise la combinaison optimale des existences. Les mathématiques redécouvrent les lois de ce calcul providentiel. L'expert lit et écrit le Livre de la Science. La connaissance scientifique de la nature et de la réalité socio-politique fonde la compétence de l'expert. Il y a donc une science du conseil par laquelle on peut rationnellement constituer la meilleure des sociétés ou une société meilleure. Ce qui est ainsi rationnellement ordonné par l'entremise de l'expert est (en droit) accessible à tous.

Le Grand Auteur

L'essentiel est contenu dans le livre de l'artiste, l'œuvre originale d'un auteur (auctor) dont la parole authentique (authenthès), expression de l'originel et de l'absolu (ab-solutus), est génialement inspirée. L'esthétique (qui naît comme discours et discipline au XVIII^e siècle) est le deuil de la théologie. Le grand auteur, surtout dès le XIX^e siècle, est la source d'une autorité politique.

La bibliothèque, la démocratie, le pluralisme rationnel

Si le conseil ne peut prétendre accéder à l'absolu inscrit dans un livre essentiel (de l'Idée, de la Grâce, de la nature, de la Raison), il faut admettre la pluralité des points de vue ; la bibliothèque, n'excluant aucun livre, les rassemble, les ordonne, les classe. La bibliothèque constitue un méta-objet matériel et technique impliquant des opérations de classement, d'inventaire et de recensement fort différentes des actes de méditation, de prière et de réflexion qui prétendent accéder à l'absolu.

Il y a toujours plusieurs manières de circuler dans la bibliothèque, et plusieurs ordres sont possibles car il n'est d'ordre que constructible, révocable, variable : la bibliothèque et la démocratie ont le même présupposé.

La bibliothèque est la matrice d'une connaissance comparative entre les connaissances régionales et entre les divers états du monde ; elle permet d'établir des liens légitimes entre les discours sans prétendre accéder à une position de surplomb et sans non plus céder à l'empirisme relativiste.

Le conseiller-bibliothécaire, circulant dans la multiplicité des raisons, s'instruisant notamment auprès des diverses sciences (comme nous l'apprennent Bachelard, Canguilhem et Dagognet), tisse les liens d'une rationalité plurielle qui permettent de construire une société juste.

Alliés substantiels

À l'écart de la tradition dominante, certains textes et certains auteurs

(souvent injustement oubliés) aident à élaborer ce modèle de la bibliothèque comme matrice d'une société démocratique :

- Les sophistes, les médecins de l'école hippocratique, les épicuriens, tous attentifs à la pluralité.

- Machiavel (qui écrit *Le Prince* dans sa bibliothèque), Bodin, Montaigne, Bacon.

- Gabriel Naudé, fondateur de la bibliothèque moderne, sceptique et libertin érudit, conseiller de Richelieu et de Mazarin, créateur de la bibliothèque de Christine de Suède (*Advis pour dresser une bibliothèque*, 1627) et défenseur de la Raison d'État contre les Raisons d'Église et de coutume (*Considérations sur les coups d'État*, 1639).

- Condillac, les Encyclopédistes, Diderot ; l'*Encyclopédie* est une bibliothèque ouverte avec une pluralité d'entrées et de renvois ; Diderot a voulu jouer auprès de Catherine II le rôle d'un " tsar centaure " (au sens où le mythe dit que Chiron, le centaure, l'être intermédiaire fut l'éducateur d'Achille) et il a médité sur le rôle de Sénèque auprès de Néron (*Le règne de Néron*).

- Les Idéologues, grands théoriciens de l'instruction publique et du conseil dans la République.

- Les socialistes non-marxistes (Fourier, Victor Considérant, Proudhon) qui ont fait la théorie de la pluralité des conseils, le conseilisme ouvrier : le groupe humain est capable, par son système de relations, de concevoir le meilleur produit et de produire la meilleure décision.

- Gaston Bachelard, le grand théoricien des rationalités régionales et du " pluralisme cohérent ", le seul philosophe qui ait fait l'éloge de la bibliothèque et de la lecture comme lieu d'une induction psychique par laquelle nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes pour accéder à la rationalité.

Quel conseil pour le présent ?

Le codex et la Bible, comme l'imprimerie et la bibliothèque classique suscitent certains types de conseils.

Quel conseil peut émerger de la " cité internet " (question examinée par Paul Mathias dans son livre : *La cité internet*, Presses de Sciences Po, 1997) ?

Il est possible d'analyser la crise actuelle (révolution informatique, retour en force du modèle biblique et de justifications se réclamant du Bien contre le Mal) en réexaminant la matrice bibliothécaire, en réactivant le modèle du pluralisme raisonné qui permet de construire un discours commun à partir des rationalités limitées. Peut-être pourrait-on alors redonner un sens à la

philosophie, en promouvant un modèle de confiance et de croissance qui ne relève ni de la foi ni de la fidélité à une tradition ni de l'expertise. Il s'agirait d'un conseil philosophique au Prince que nous sommes nous-mêmes en démocratie, puisqu'il nous revient de délibérer et d'élire ; il s'agirait d'un bon conseil permettant, dans la société " numérique " qui devient la nôtre, de réaliser le meilleur collectif, non pas au nom d'un absolu, mais à partir de ce système de relations relatives et relatées qu'on appelle la bibliothèque.

Quelle est la place des bouffons parmi les conseillers et ont-ils une place dans la bibliothèque ?

La bibliothèque requiert la pluralité des discours, elle n'exclut rien (ce n'est pas une Bible), elle inclut donc le discours du bouffon. Dans tous les modèles distingués le bouffon est présent et sa fonction est négative : il met en relief les ridicules, il offre un miroir critique au Prince en lui permettant de ne pas se monter la tête, en rendant possible la distanciation. Les satires de Swift par exemple montrent les transformations du grand dans le petit et du petit dans le grand ainsi que les points de vue respectifs de l'un sur l'autre (Machiavel : pour bien connaître le peuple, il faut avoir le point de vue du Prince : pour bien connaître le Prince, il faut avoir le point de vue du peuple). Il faut cependant faire la critique de cette critique. Le bouffon (cf. les fabliaux du Moyen-Âge, cf. Shakespeare) en montrant que le Prince n'est pas tel qu'il devrait être présuppose un ordre juste ; le bouffon est normatif et moralisateur.

L'exemple de Sénèque conseiller de Néron n'est-il pas décourageant ?

La monstruosité de Néron désespère en effet Sénèque. Sénèque présuppose qu'il y a un ordre naturel (la nécessité et la finalité cosmiques au sens stoïcien) dont les meilleurs (les membres du Sénat aristocratique) sont les interprètes. Néron s'est coupé de l'ordre naturel, du Sénat, de son précepteur-conseiller. Marc-Aurèle, au contraire, inscrit sa vie et son action dans l'ordre naturel en rendant hommage à ses conseillers philosophes. La monstruosité politique, c'est l'absolutisation ; Néron comme tous les Césars désordonne le monde en se prenant pour un dieu pornocrate copulant dans toutes les positions (Suétone).

Une photographie montre Colin Powell à côté d'une inscription constituée par une citation de Thucydide concernant la démocratie telle qu'elle doit être

(non-impérialiste). Cet exemple ne montre-t-il pas que les conseils sont faits pour ne pas être suivis ou pour être détournés en étant interprétés d'une façon sophistique ?

Un conseil peut toujours ne pas être suivi, même lorsque c'est un conseil que le détenteur du pouvoir se propose à lui-même. Thucydide est un conseiller-grand auteur qui aide à penser (directement s'agissant de l'Athènes de Périclès, indirectement pour nous) la démocratie et les conditions de possibilité de l'impérialisme.

Dans la cité Grecque, les sophistes ont élaboré une conception démocratique de la politique : l'ordre politique n'a pas de fondement absolu, tout dépend de la manière dont se construit l'accord conventionnel. Mais toute technique discursive peut servir à faire triompher un point de vue, imposer une hégémonie : c'est en ce sens que ce que l'on appelle le règne de la rhétorique et de la sophistique peut menacer la démocratie...

Comment opère ou fonctionne aujourd'hui l'" expertise " dans son rapport aux pouvoirs, à l'État et à la société ?

Dans la connaissance (multiple, profuse), il faut distinguer celle que les institutions produisent sur les institués et celle que les institués produisent sur les institutions. L'expertise est une modalité de

direction, c'est un exercice du pouvoir. L'expert prétend faire l'unité des connaissances plurielles que la société génère sur elle-même ; il prétend sortir (experiri) des périls de la multiplicité empirique. L'état d'expertise est antidémocratique en ce sens qu'il prétend détenir le savoir du tout et qu'il utilise la rhétorique de l'opérativité mathématique, technique, technocratique. Tous les conseils des experts font gouverner, conseillent le gouvernement-commanditaire pour faire obéir. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de savoir rationnel du social. La critique hâtive de l'expertise peut conduire à un pragmatisme de courte vue, ou à un relativisme-subjectivisme ruineux. Le gouvernement démocratique doit relever le défi de construire un savoir rationnel du social sur lui-même en ne cédant ni à la fascination du singulier ni à la manipulation rhétorique de l'expertise par les experts et leurs commanditaires. L'universel pratique se définit par la capacité de se déplacer dans les discours singuliers. Il s'agit d'une action effectuée selon le principe républicain de la démocratie, dans une rationalité limitée et au nom d'une vérité approchée mais rendue accessible par l'argumentation.

En présence de la pluralité des raisons et des conseils n'est-on pas aujourd'hui confronté à l'antinomie suivante : ou bien le postulat d'une norme de la raison (de réalisation difficile) ou bien un décisionnisme, le pouvoir prétextant l'urgence et le conflit des raisons pour décider indépendamment de cette norme ?

Il faut échapper au décisionnisme à la Carl Schmitt, mais toute la question est de savoir comment se construit une décision collective-démocratique. Il faut élaborer une théorie non du sujet (absolu ou cartésien), mais de la relation et de l'exercice de la raison dans des lieux " eutopiques ", une théorie non de la transcendance mais du bonheur " ascensionnel " (avec des " ascendants majeurs ", des " alliés substantiels " et des " loyaux adversaires " au sens de René Char) où nous pouvons comme je l'ai dit tout à l'heure, nous extraire de nous même, circuler dans les points de vue et nous mettre à la place de l'autre sans pourtant prétendre atteindre le point de vue du tout et décider en son nom .

Il y a des antinomies de la raison politique. Sont-elles irréductibles ?

Kant nous appris qu'il y a des usages illégitimes de la raison suscités par l'absolutisme transcendantal au nom de l'ordre naturel ou rationnel et prenant souvent la forme d'un dogmatisme inspiré. Il faut accepter le pluralisme de la raison en se souvenant de la critique kantienne et en s'inspirant de la manière dont une crise semblable à celle de la raison politique a été résolue dans d'autres domaines de rationalité. La grande tradition de l'épistémologie française (aujourd'hui presque oubliée) fait connaître ce qu'est la raison méthodique et plurielle, ouverte aux révisions (G. Bachelard : Le pluralisme cohérent de la chimie moderne ; G. Canguilhem, M. Foucault , F. Dagognet). Elle fournit des outils pour penser les conflits de la raison politique entre pluralité, singularités, norme universelle, et pour penser la nécessité d'une unité mobile. Le plus difficile est de penser une variation en la modélisant et de fournir des modèles de la pluralité.

Que serait un monde multipolaire dans lequel nous pourrions circuler d'un pôle

à l'autre ?

La difficulté de la question n'est pas sans rapport avec la crise actuelle des cabinets d'audit (du consulting, du conseil) comme le montre l'affaire Enron ; les cabinets de conseil sont inféodés, n'ont pas d'indépendance, ont des rationalités rhétoriques, et ne tiennent que des discours attendus.

Comment construire un conseil rationnel dans un monde aux intérêts multiples ?

Il faut pour cela revisiter une autre tradition disparue avec l'effondrement tragique du marxisme, celle des sociétés de conseil, du conseilisme ouvrier. Il faut aussi se souvenir que les fondateurs du

socialisme furent presque tous des bibliothécaires, des lecteurs, lecteurs non pas du Livre mais des livres et qu'ils furent violemment pris à partie par l'auteur d'un grand livre (Le capital). Proudhon aide à penser la relation ; il a notamment étudié les chemins de fer et montré qu'ils changent complètement les relations sociales ; pour lui, c'est la circulation qui importe alors que pour Marx c'est la production. Aujourd'hui, nous sommes dans des sociétés de circulation, ce qui change totalement le statut du " sujet " et du lecteur.

Pour penser la politique démocratique il y a donc des auteurs à retravailler du côté de l'épistémologie des sciences " dures " et du côté des auteurs qui sont à la source des " sciences humaines ".

Robert Damien est professeur à l'Université de Franche-Comté.

- Il dirige dans cette Université une Équipe d'Accueil sur les Logiques de l'action:

EA 2274.

- Il dirige au CNRS un groupe de recherche sur Conflits et confiances dans les philosophies au XXe siècle: GDR CNRS 2226.

- Il est rédacteur en chef de la revue Cités (PUF) et membre du comité de rédaction des Cahiers de médiologie (Fayard) et du Bulletin des bibliothèques de France (Ensiib).

Il a publié :

- Bibliothèque et État, naissance d'une raison politique dans la France du XVII siècle, PUF, 1995.

- La grâce de l'auteur, essai sur la représentation d'une institution politique, Encre marine, 2002.

- François Dagognet, une philosophie à l'œuvre, édit., Coll. Les empêcheurs de penser en rond, Seuil, 1998.

- L'action collective, coordination, planification, conseil, édit. avec A.Tosel, PUFC/Belles-Lettres, 1998.

- Faut-il brûler Régis Debray? Avec Robert Dumas et François Dagognet, Champ Vallon, 1999.

- Gabriel Naudé, la politique et les mythes de l'histoire de France, Corpus, 35, édit. avec Y-C Zarka, Fayard, 1999.

- Naudé, Addition à l'histoire de Louis XI, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, édit. avec Y-C Zarka, Fayard, 1999.

- La représentation et ses crises, édit. avec J-P Cotten et A.Tosel, PUFC/Belles-Lettres, 2001.

- L'expertise, édit., PUFC/Belles-Lettres, 2002.

A paraître :

- Conflits et confiances dans les philosophies sociales du XX siècle édit. avec C. Lazzeri. Travaux

En cours :

- Des malheurs de Joseph, essais sur le conseil et son autorité.
- Le prêtre, le notable, l'expert, trois figures du conseiller.
- De la confiance sympathique à la fraternité coopérative, recherches sur le consulting et le conseilisme.